

Dans le petit matin glacial d'une nuit qui s'évanouit, une longue berline noire glisse dans la brume à roues feutrées, tout juste importunée par le froissement du vent sur ses ailes. Percant les vitres teintées, les premiers rayons de soleil ébauchent les contours flous de son conducteur lové dans la douce chaleur de l'habitacle.

Sur le bord de la route, à quelques centaines de mètres de là, on devine un homme à la silhouette bossue.

Au fur et à mesure que la voiture se rapproche de lui, on distingue une tignasse crépue bataillant à la brise froide de cette fin d'hiver. L'homme lève le pouce.

Encore un va-nu-pieds ! pense le conducteur. Mais seul, la route est longue... Alors, autant passer le temps avec quelqu'un !

Juste celui pour le véhicule de s'immobiliser à distance de l'homme. La portière côté passager s'ouvre et la berline attend. Après un mouvement d'hésitation, le stoppeur ajuste son lourd paquetage sur le dos et marche vers le véhicule. Il accélère le pas.

Sortant de l'habitacle, une voix lui demande :

« Où allez-vous ?

— À Vierzon, répond le voyageur.

— Ce n'est pas tout près, grommelle le conducteur. Il va falloir que je le traîne un bon moment, mais bon... Montez !» lui lance-t-il d'un ton péremptoire.

L'homme hésite.

Ce mec, ce n'est pas l'amabilité même ! Mais j'ai ma dose pour cette nuit. On verra bien...

« Bon, merci. Mais le sac, je le mets où ?

— Ah, le sac ! Quel sac ? »

Le conducteur se penche du côté du siège passager pour envisager l'homme par la portière ouverte.

Quoi, c'est cet énorme barda sur son dos ? Il ne manquait plus que ça ! Je lui ai dit oui... J'espère quand même qu'il n'est pas trop sale. Je ne tiens pas à payer un nettoyage de coffre pour cet individu !

Il descend. À contre-jour, l'aube naissante profile une silhouette épaissie par le manque d'activité physique. Il ouvre la malle. Pour faire de la place au sac du voyageur, il replace ses valises et range ses documents.

Le passager baisse les fesses sur ses maigres jambes dans un pantalon trop grand pour elles. Il dégrafe les lanières de son fardeau, prend une grande inspiration et dans un élan, se tourne sur le côté et laisse choir, dans le coffre, l'énorme sac à dos dont les réparations grossières, éclairées par la lampe du réduit, s'écartèlent, à la limite du déchirement.

« Mais qu'y a-t-il donc dans votre sac pour qu'il soit si lourd ? »

Le passager sourit, comme content de la réponse qu'il va faire.

« Ah, c'est juste une tente et un bon sac de couchage, bien épais. Comme ça, je ne suis pas pris au dépourvu si je n'ai pas d'endroit où coucher. Et j'ai toujours tout mon confort ! »

Tout son confort ? Il fait moins deux ! Cette nuit à l'hôtel, même à vingt-cinq, j'avais froid... Comment peut-on être « confortable » avec une tente et un sac de couchage par un froid pareil ? C'est sûr, il se drogue... Non ! Vu l'allure, il doit boire... il ne me manquait plus que ça ! J'ai pris un alcoolique à bord !

Maugréant, et la chair de ses joues tirée vers le bas, le chauffeur revient à son véhicule et se rassoit. Le voyageur laisse tomber son fessier efflanqué sur le siège en velours noir. Les portes claquent et la fermeture automatique s'enclenche. La voiture démarre. C'est à peine si l'on entend son moteur.

Pour essayer de discerner l'individu qu'il vient d'embarquer, le conducteur glisse un regard circulaire du côté de son passager. L'aurore profile un visage aux traits lourds. Le nez est plutôt large.

J'en étais sûr ! Il n'est pas du coin ! J'espère que je ne vais pas me faire arrêter par les gendarmes !

Serrant le volant, mal à l'aise et plutôt inquiet, il se décide à lui parler.

« D'où venez-vous ?

— De Montauban. »

Ce n'est pas vraiment la réponse que j'attendais...

« Oui, poursuit le passager, je fais régulièrement le parcours, de mon domicile en passant par les centres d'hébergement et les amies. »

Le conducteur n'a pas pu entendre le « e » d'amies. Un sans domicile qui couche dehors sous une tente en plein hiver et qui a un domicile ? C'est louche !

« Vous êtes domicilié à Montauban ?

— Mais non ! répond le passager comme si c'était évident. J'ai mon compte bancaire à Vierzon et je trace la route en passant par Limoges. Toujours le même parcours. J'ai mes habitudes. »

Interloqué, le conducteur se dit qu'il a monté un drôle d'énergumène.

En plus, il a un compte bancaire !

Rassuré par cette information, il s'autorise à le regarder plus franchement. Dans ses cheveux sombres et crépus, de-ci de-là, il y a comme un duvet vaporeux et mobile. Accroché un

peu partout à sa crinière touffue, il oscille à la cadence des mouvements de sa tête.

Ça ne peut quand même pas être des cheveux blancs, il n'a pas l'âge !

À cet instant, l'éclairage des réverbères de la nationale lui apporte la réponse.

Mais ce sont des plumes ! Des plumes blanches... comme un duvet d'oie ou de poule... Il a dû passer la nuit dans un poulailler ! Ce n'est pas possible autrement !

À cet instant, sans le vouloir, le conducteur associe l'image du plumet vaporeux sur la tête du passager à celle d'une poule qui dort, le cou lové sous son aile repliée. Subitement, ses narines se remplissent d'une odeur connue ; cette suavité toute particulière de la penne chaude du poussin... il peut même en respirer l'émanation.

Alors, il se rappelle. Quand il était ado... Lui aussi a dormi dans le poulailler attendant à la maison maternelle. Sa poule préférée était petite et blanche... et son duvet si doux... comme les baisers que sa mère aurait pu lui donner. Quand elle était trop dure avec lui, il venait se réfugier auprès de l'animal. Alors, il prenait la petite poule contre son cœur et il se calait dans la paille entre deux perchoirs. Et le sommeil arrivait bien vite, bercé par le gloussement satisfait du petit gallinacé.

Sa gorge se serre. Il avait oublié sa détresse de l'époque... la poule blanche... le manque d'amour de sa maman...

Là, une plume se décroche de la tête du passager, virevolte quelques tours et vient se planter dans l'alpaga sombre du costume du conducteur. La réalité présente est venue asseoir son rêve éveillé.

Et la lourde berline noire continue à glisser dans la brume épaisse du petit matin glacial...

Sous un ciel léger de début de printemps, de chaque côté de la route, les ramures d'hiver des chênes truffiers strient la terre des Causses comme la toison d'un chien que la gale aurait pelée. À hauteur de la grotte du Pech Merle, le ruban de la route épouse les courbes de la vieille montagne. Précédant la voiture, au cul d'un camion, une enseigne ovale rouge a figé l'image d'un poisson sans bocal. L'éclat du jour qui se lève et la douce chaleur de l'habitable se conjuguent pour venir chatouiller les sens et troubler le sang qui picote sous la peau recouverte par les habits d'hiver. Comme une incitation à l'amour. Mais, indifférents à la sensation, le conducteur conduit et le passager dort.

Voilà près d'une demi-heure que la voiture roule. Le silence s'est installé. La tiédeur de l'ambiance calfeutrée a assoupi le voyageur.

Il ne doit pas être habitué à la chaleur, pense le chauffeur.

Un parfum aux relents de campagne plane dans l'univers de plastique et de coton traités de l'habitable. Il y flotte une odeur de peau mal lavée, amalgamée à un bouquet d'herbes sèches ; comme celui du foin de la botte ; le parfum d'une vie passée dehors. D'une liberté d'aller et de venir qui subit les aléas de la météo.

Le conducteur prend alors conscience que sous la glissière centrale de l'autoroute, il distingue une bande peinte en vert

qui inventerait une herbe qui n'aurait pas pu grandir... que de chaque côté de la chaussée, telles des tresses serrées sur la tête d'une femme, les rangées de pyracanthas s'alignent sur des monticules de terre sèche... que sur son chemin, aujourd'hui, il voit ce qu'il ne regardait pas hier, comme si la curiosité pour l'environnement lui était revenue ; qu'elle lui rouvrirait les yeux sur ce qu'il avait oublié durant toutes ces années consacrées au travail...

Alors, son cœur abusé par une vie si conforme ressent qu'il pourrait encore s'enthousiasmer et palpiter au regard des autres pour un lendemain différent... qui renaîtrait...

Des souvenirs anciens de scènes d'amour lui reviennent en mémoire. Telles la caresse de l'esprit réveillant les plaisirs de la chair, l'étreinte des ailes d'un ange qui ferait frissonner une vie qui somnole.

Un panneau indique le village étape d'Uzerche. Le sourire du soleil s'affermi et la lumière s'intensifie. Le jour s'est levé. Dans l'habitable, il ondoie comme une promesse de bonheur, celle des prés qui vont reverdir.

Dans un sillage de fumée rappelant celui des feux de forêt, pétaradant au-delà des quatre-vingt-cinq décibels autorisés et dépassant la vitesse prescrite, une vieille Citroën d'un jaune édulcoré double la berline. À son bord, un chauffeur maigre, courbé sur son volant, restitue l'image du robot des crash tests.

Brusquement, un lièvre jaillit du fossé. À grands bonds de ses immenses pattes, il traverse la route. Le conducteur appuie sèchement sur la pédale de frein pour éviter la bête. L'auto-stoppeur se réveille. Encore endormi, il questionne :

« Qu'est-ce qui se passe ? On est rentré dans quelqu'un ?

— Non, rassurez-vous, j'ai simplement évité un lièvre.

— Il est mort ?

— Non, pas d'inquiétude à avoir. Je l'ai vu entrer dans le fourré de l'autre côté de la route.

— Dommage, c'est pas mauvais le lièvre grillé !

— ... ? »

Moment de silence. Malaise du conducteur, adepte de la protection des animaux sauvages et anti-chasse...

Après tout, réfléchit-il, s'il n'a pas tous les jours à manger, c'est presque normal qu'il mange un lièvre renversé par une voiture... Peut-être que dans sa situation, j'en ferais autant... Mais quand même !

Un peu rassuré, il décide de continuer le dialogue.

« À Vierzon, je vous dépose où ?

— À la gare centrale. Le centre d'accueil n'est pas bien loin. Il fait partie de mes adresses et des lieux où dormir. Et surtout, je peux me laver et m'épouiller parce que, sur la route, le plus difficile est de trouver à se laver.

— ... ? »

Il a couché dans un poulailler, se rappelle le conducteur. Alors, il n'a pas dû encore s'épouiller... Et je viens de le monter dans ma voiture...

Instinctivement, le chauffeur sent que sa tête le gratte... et il se gratte. Il se souvient qu'il n'a pas acheté de « Marie Rose » depuis bien longtemps, que peut-être les pharmacies n'en vendent plus, qu'il va falloir faire désinfecter la voiture pleine de poux et que...

Mais le voyageur interrompt sa gamberge :

« Dans les centres d'hébergement, il y a tout ce qu'il faut pour se nettoyer et les draps sont propres. Mais on ne peut rester qu'une nuit, car il y a d'autres gars qui attendent la place ! Alors, vous comprenez, si je veux dormir au chaud et me laver de temps à autre, je suis obligé de faire un parcours déterminé. »

Soupirs appuyés du passager et du conducteur qui ponctuent pour l'un, le souvenir du plaisir à se nettoyer et pour l'autre, le soulagement d'avoir peut-être évité les poux.

De concert, comme un chien qui fait sa couche, ils recalent leur dos sur les sièges molletonnés. Et la longue berline noire continue à tracer la route...